

# Laurent Gaudé, du côté de Sodome

Florence Bernard

▶ **To cite this version:**

Florence Bernard. Laurent Gaudé, du côté de Sodome. La Destruction de Sodome, Jean-Marc Vercruysse, 2015, Arras, France. hal-01322494

**HAL Id: hal-01322494**
**https://amu.hal.science/hal-01322494**

Submitted on 17 Apr 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Laurent Gaudé, du côté de Sodome

Florence Bernard, Aix-Marseille Université (CIELAM)

J'écris pour avoir des milliers d'années, connaître des foules de sentiments contradictoires. J'écris pour vivre sous des paysages étranges, à des époques passées. Pour plonger dans des vies qui me sont étrangères et être solidaire de frères éloignés[1].

Il n'est ainsi pas étonnant qu'au sein d'une œuvre déjà abondante – dans laquelle il explore aussi des événements actuels[2] – Laurent Gaudé consacre une pièce et un roman à Alexandre le grand[3] et signe, en 2009, *Sodome, ma douce*, ouvrage qui témoigne encore de son intérêt pour des personnages ou des textes anciens qui marquent fortement l'imaginaire collectif par leur dimension épique et tragique. Choisissant, dès le titre de ce court monologue, de se démarquer de la Genèse qui dépeint la ville comme un lieu impie et inhospitalier, il confie la parole à un personnage féminin qui a vécu à Sodome dans une atmosphère de parfaite harmonie, avant qu'une armée ennemie, par l'entremise d'un ambassadeur contagieux, n'introduise dans la cité une maladie mortelle que la libéralité des mœurs locales diffuse rapidement auprès de tous les habitants. Par le truchement du motif – récurrent dans l'œuvre de Laurent Gaudé – du combat et de la conquête, la pièce évacue jusqu'à la figure divine pour se concentrer sur le rapport que les hommes entretiennent avec leurs semblables. Emprisonnée pendant des siècles dans la gangue de sel dont les soldats ennemis l'avaient recouverte – clin d'œil à l'épouse de Lot –, la femme qu'il choisit pour unique personnage de sa pièce renaît peu à peu à la vie sous l'effet de la pluie et, après nous avoir relaté le désastre qui a frappé les siens, expose le projet qu'elle entend désormais mener à bien : infliger aux descendants de ceux qui ont ravagé sa ville le châtiment qu'elle juge digne de

[1] Cette déclaration figure sur le site officiel de l'auteur, à l'adresse suivante : http://www.laurent-gaude.com/laurent-gaude-3/romans/ (site consulté le 30 mars 2015).

[2] L'ouragan Katrina est ainsi au cœur du roman *Ouragan* (Actes Sud, 2010) et Haïti, frappé durement en 2008 et en 2010 par un tsunami et un séisme, sert de décor à son dernier ouvrage, *Danser les ombres*, paru en janvier 2015.

[3] *Le Tigre bleu de l'Euphrate* (2002) et *Pour seul cortège* (2012) ont tous les deux été publiés par les éditions Actes Sud.

leur violence et de leur pudibonderie. Dans la lignée de *Médée Kali* (2003), œuvre théâtrale qui explorait déjà sous la forme d'un monologue le thème de la vengeance[4], Laurent Gaudé nous fait assister à la naissance d'un monstre[5] dont le discours, en nous conduisant de l'autre côté des célèbres remparts de Sodome, redéfinit singulièrement les enjeux du texte biblique.

## Cri(s)

En réponse au cri qui monte de la terre vers le Ciel et appelle Dieu à punir Sodome[6], le personnage de la pièce de Laurent Gaudé prend la parole pour faire entendre la voix de ses frères châtiés. La nature de cette expression, par sa fulgurance, impose à la réécriture d'adopter le mode de l'épure. La pièce estompe ainsi les indications spatiales et temporelles présentes dans la Genèse et passe sous silence nombre de personnages que mentionne l'hypotexte, ce qui n'est pas sans affecter la représentation de la figure divine elle-même.

### Atténuation des données géographiques et historiques

Bien sûr, les pièces de Laurent Gaudé qui ne comportent qu'un seul personnage sont relativement courtes : ainsi, *Médée Kali* ne compte que 48 pages, *Le Tigre bleu de l'Euphrate*, 56. *Sodome, ma douce*, qui s'étend sur 34 pages, 29 si l'on se fie au texte lui-même, l'est encore plus. Pour brève qu'elle soit, cette œuvre est plus longue que le chapitre de la Genèse consacré à la destruction de Sodome et l'on pourrait s'attendre à ce que le dramaturge étoffe les données géographiques et historiques présentes dans le récit biblique. Il n'en est rien : Laurent Gaudé fait bien plutôt disparaître ces repères. Persuadé de la célébrité du thème qu'il reprend ici – et de l'inutilité de planter à nouveau le décor par le recours à des notations de ce type –, il est sans doute également désireux de proposer de l'action une lecture qui conserve le souffle légendaire du texte d'origine tout en questionnant

[4] La spirale de violence que l'être humain est capable de déchaîner sur le monde, et dont la vengeance constitue un motif saillant, se trouve au cœur de la plupart des œuvres de cet auteur, qu'il s'agisse de ses pièces ou de ses romans : le récent *Pour seul cortège* (Paris, Actes Sud, 2012) évoque ainsi la lutte de pouvoir au moment de la mort d'Alexandre le Grand, *Cris* (Paris, Actes Sud, 2001) est consacré à la guerre de 14-18. Le titre d'une autre œuvre, *Ouragan*, révèle cette thématique sur un mode plus ouvertement métaphorique.

[5] Évoquant Médée Kali et Salina, l'auteur emploie une formule qui s'applique effectivement aussi à la pièce qui nous occupe ici : « Dans les deux cas […], on est face à un personnage féminin à la fois combattif et séduisant, victime et monstre. » (Entretien accordé par Laurent Gaudé à Cécile Pélissier, *Médée Kali*, Paris, Éditions Magnard, collection « Classiques & Contemporains », 2012, p. 85.

[6] Gn 18, 20, *Bible de Jérusalem*, Paris, Éditions du Cerf, 1998, p. 50.

l'actualité du spectateur et la société dans laquelle il évolue, autant peut-être que d'autres époques et d'autres cultures[7].

Si les paroles prononcées sur la scène font 24 fois référence à Sodome et huit fois à sa voisine Gomorrhe, nous ne relevons ainsi aucune allusion à Çoar, la ville dans laquelle Dieu demande à Lot de se réfugier, ni à Canaan, le pays d'Abraham, ou à la vallée de Siddim dans les puits de laquelle les rois de Sodome et de Gomorrhe tombent lors de l'épisode de la campagne des quatre grands rois qui précède de quelques pages celui qui nous intéresse ici. La pièce se contente d'évoquer l'environnement immédiat des deux villes détruites par Dieu. Un environnement dépeint sans plus de précision au moyen d'expressions dénuées du moindre exotisme : « les terres dorées de nos campagnes »[8], « les collines alentour »[9], « les pays alentour »[10]. Le paysage d'après la destruction n'est pas plus défini, Sodome disparaissant au milieu des « dunes de sable, de poussière et de terre »[11] sans qu'il soit fait usage de toponymes particuliers. Nulle référence au fleuve d'Égypte, à l'Euphrate ou au Grand Fleuve qui bordent ce territoire, pas plus qu'aux populations qui résident sur ces terres : « les Qénites, Qenizzites, Qadmonites, Hittites, Perizzites, Rephaïm, Amorites, Cananéens, Girgashites et Jébuséens »[12].

De même, l'évocation de la vie des habitants de Sodome renvoie le public à un passé de légende quasi immémorial et, de fait, indéfini. L'écoulement du temps depuis cette époque est plusieurs fois souligné, par le biais de notations comme « Depuis des siècles » (expression employée à la page 5, et répétée à la page suivante) ou encore « Un temps infini s'écoula » (p. 29), qui met à distance du spectateur la destruction de la ville sans pour autant lui permettre de mesurer la durée qui le sépare de l'épisode relaté par le personnage. Le paganisme de ses habitants (« nos dieux », « nos statues »[13]), l'organisation sociale révolue dont témoignent l'architecture de la ville (« palais »[14]) et la répartition de la population entre les citoyens et les « guerriers »[15], tout comme la nature obsolète des armes utilisées pour

[7] « J'ai très vite eu la conviction que je ne voulais pas faire une adaptation moderne du mythe, une revisitation comme Giraudoux a pu en faire. Pour cela, il fallait assumer de s'éloigner du modèle mythologique, de le bousculer, de le changer un peu, quitte à ne pas être fidèle (de toute façon la fidélité vis-à-vis de la mythologie me semble être une notion incongrue !). » (*Médée Kali*, *op. cit.*, p. 83).
[8] Laurent Gaudé, *Sodome, ma douce*, Arles, Actes Sud-Papiers, 2009, p. 9.
[9] *Ibid.*, p. 14.
[10] *Ibid.*, p. 9.
[11] *Ibid*., p. 30.
[12] Gn 15, 19-21, *op. cit.*, p. 47.
[13] Laurent Gaudé, *Sodome, ma douce*, *op. cit*., p. 26.
[14] *Ibid*., p. 15.
[15] *Ibid*., p. 13.

combattre – lances, casques[16] – attestent eux aussi l'ancienneté des faits qui nous sont relatés.

Sans pour autant recourir à l'anachronisme cher à Giraudoux[17], Laurent Gaudé évoque toutefois des comportements qui ne sont pas fondamentalement étrangers aux spectateurs français du XXI[e] siècle. Bien qu'il s'agisse d'une ville fortifiée (« murailles » et « remparts »[18]), le cadre urbain de Sodome et l'insistance sur les différents éléments qui composent la ville, des « rues » aux « ruelles » en passant par les « fontaines » et les « jardins », définissent un décor assez contemporain[19]. C'est ainsi que l'on peut ressentir ce qu'énonce le personnage à la page 6 : « Tout se confond et se tord », entre passé et présent, d'autant plus que Celle de Sodome incarne, en renaissant à la vie, ce pont entre deux temporalités, entre deux mondes[20].

## Suppression des protagonistes de l'épisode biblique et remise en question de la figure divine

Disparaissent également, fait plus surprenant, les protagonistes présents dans le récit biblique. Laurent Gaudé ne mentionne en effet jamais Abraham et Lot. S'il s'inspire d'un personnage de la Genèse, c'est d'une figure de troisième plan, la femme de Lot, que ne peut manquer d'évoquer Celle de Sodome une fois qu'on l'a recouverte de sel. À la suppression des motifs de la Bible, s'ajoute donc leur déplacement – comme on changerait de perspective –, voire leur inversion : là où la Bible dépeint la destruction de la ville depuis ses abords, par le truchement d'un témoin masculin, Gaudé se positionne à l'intérieur des remparts, et nous relate les faits du point de vue d'une femme qui y réside. En ne nommant pas ce personnage, pas plus que les autres dont elle nous narre le destin, la pièce accorde à la ville une importance cruciale, comme si la femme qui lui avait survécu incarnait l'essence de cette cité tragiquement révolue[21].

S'appuyant sur le texte biblique, Laurent Gaudé présente les habitants de Sodome comme un peuple d'idolâtres. Relater les faits de leur point de vue a toutefois pour

[16] « Casqué » est employé à la page 24, « lances » à la page 20 (*Ibid*.).
[17] Jean Giraudoux, *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Grasset, 1943.
[18] Termes dont les premières occurrences se situent aux pages 9 et 11 (*Sodome, ma douce*, *op. cit*.).
[19] *Ibid*., p. 5 et p. 9.
[20] De même, dans *Onysos le furieux*, la première pièce de l'auteur, le héros a vécu la guerre de Troie et attend la mort dans une station du métro de New York.
[21] D'aucuns entendront dans l'appellation du personnage, « Celle de Sodome », un écho au châtiment qui est le sien, par le sel, mais aussi un lien avec l'expression biblique « le sel de la terre » (Mt 5, 13), qui reconnaît à cette femme une valeur inestimable, celle, peut-être, d'être porteuse du souvenir d'une civilisation disparue.

conséquence de relativiser la légitimité des reproches que les Juifs leur adressent : « C'est nous qui étions une offense à leur dieu. […] Nous blasphémions leur dieu. »[22] Mise ainsi à distance, la foi de ceux qui stigmatisent Sodome revêt ainsi toutes les caractéristiques du fanatisme religieux : « Ils priaient et demandaient au ciel de guider leurs bras. »[23] Entité en laquelle l'unique personnage de la pièce ne croit pas, Dieu ne se manifeste dans le récit que par les actes et les paroles des hommes qui le vénèrent : « Il a répondu que ce n'était pas ce que leur dieu voulait. / Il voulait que la dernière d'entre nous soit enterrée vivante, /Dans le sel. »[24] Relatant le moment où elle a appris le sort qui l'attendait, Celle de Sodome exprime son impiété en des termes encore plus clairs, par son désir de voir le dieu des Juifs souffrir à son tour d'un supplice digne de celui qu'elle est condamnée à endurer. Rapportant les paroles de son bourreau, voici ce qu'elle énonce, à la page 17 :

Il a parlé de son dieu qui le protègerait et le récompenserait.
J'ai prié pour qu'il Le contamine à son tour comme il nous contaminait
Et qu'ils gémissent tous deux,
Lui et son dieu,
Qu'ils gémissent, oui, et se tordent
Dans l'éternité.

Violent (s'il a bien inspiré à ses fidèles de telles exactions), invisible (pour ne pas dire absent), et susceptible d'être atteint par la même contagion que ceux qu'il a supposément créés, Dieu se voit tout au long de la pièce privé de ses principales prérogatives – justice, prestige et pouvoir d'agir directement sur le monde –, rabaissé au rang des hommes qui se prétendent ici son bras armé et pour qui Il ne constitue peut-être qu'un alibi pour tuer en toute impunité – ou en toute bonne conscience. Car c'est bien le massacre de centaines d'hommes, de femmes et d'enfants que narre le personnage de *Sodome, ma douce*, en révélant au spectateur la pleine mesure du drame qui se joue derrière les remparts de la ville. La page 21 dit d'ailleurs cette difficulté à envisager une entité supérieure compassionnelle qui ne soit pas l'esprit de la ville elle-même : « Ils ont tout décimé / Et lorsque le dernier d'entre nous est tombé, / Un vent chaud a enveloppé la ville / Et les murs,

[22] *Ibid*., p. 21.
[23] *Idem.*
[24] *Ibid*., p. 25.

doucement, se sont mis à pleurer. »[25] Point d'ange, comme dans la Bible ou comme assez récemment encore dans *Sodome et Gomorrhe* de Giraudoux, point de « pluie de foudre » et de « feu » « depuis le ciel »[26], mais une armée de soldats aux motivations aussi diverses que peu louables, pressés au pied d'une cité heureuse et accueillante qu'ils vont enterrer sous le sel : « Le sel pour ronger les os / Et détruire jusqu'au souvenir de ce que nous avions été. / Le sel pour mordre la terre et manger les bâtiments. / Le sel pour que plus rien jamais ne repousse. »[27]

## Les hommes entre eux

Laurent Gaudé reprend en effet, en les retournant sans ménagement, certains paramètres du texte matriciel pour mieux témoigner de la violence à laquelle les hommes se livrent entre eux.

### Eldorado

L'un des gestes les plus audacieux du dramaturge en regard de Genèse est bien, dès le titre de l'ouvrage, de nous dépeindre Sodome comme une cité empreinte d'une sensualité dépourvue de perversité, où règnent l'hospitalité et la concorde. Certes, la pièce n'occulte pas les excès auxquels se livrent les habitants de la ville dans leur recherche du plaisir. L'expression « jardins sur les terrasses suspendues », employée à la page 10, établit même une comparaison avec Babylone, que la Bible entoure d'une même renommée sulfureuse[28]. De la luxure attachée depuis des siècles à Sodome, Laurent Gaudé fait état dès la quatrième page de la pièce :

Sodome qui vivait avec joie et outrance.
Vous connaissez ce nom.
À sa simple évocation, de longues cohortes de corps voluptueux défilent en vos esprits. Vous imaginez les orgies, les nuits sans fin, le vin coulant sur le torse des hommes.
Vous imaginez et vous avez raison.
À Sodome, tout cela était vrai,

[25] *Ibid*., p. 21.
[26] Gn 19, 24, *La Bible de Jérusalem*, *op. cit*., p. 51.
[27] Laurent Gaudé, *Sodome, ma douce*, *op. cit*., p. 25.
[28] L'Ancien (Genèse, Livre d'Isaie, Livre de Daniel) et le Nouveau Testaments (Apocalypse) font de cette ville le symbole de l'orgueil humain et de la corruption morale.

Et bien plus encore.[29]

Ces pratiques relèvent toutefois d'un hédonisme que le dramaturge rend d'autant plus acceptable qu'il l'inscrit dans une période de festivité particulière qu'il est aisé d'associer à une juste régulation des mœurs sociales. La pièce prend également soin de présenter le « stupre »[30] de Sodome sous le jour de la générosité, l'accueil pour le moins chaleureux dont bénéficie l'émissaire de l'armée qui l'assiège traduisant, au-delà de la seule débauche, la bonté qui caractérise ce peuple :

Nous organisâmes pour lui une fête douce comme la rondeur d'un sein.
Il était beau.
Nous nous sommes offertes à lui.
[…] Il avait pris goût à la douceur de Sodome.
[…]
Nous nous étions offertes à ses caresses,
Nous avions ouvert nos corps pour son plaisir.[31]

Qu'elles soient désignées par le biais de leurs formes (« rondeur d'un sein ») ou de leur langueur bienveillante (« caresses », « douce », « douceur »), il n'est pas anodin que ce soient ici les femmes qui donnent leur visage et leur corps à la ville : c'est en effet plus largement la cité qui autorise l'étranger à s'introduire en elle, fût-il le représentant d'une armée qui lui est ouvertement hostile.

Cette hospitalité hors norme constitue un véritable bouleversement par rapport à l'imagerie traditionnellement attachée à Sodome : le moins que l'on puisse dire en effet, c'est que la ville ne passe pas pour accueillante dans l'épisode de la Genèse que nous connaissons. Agressifs, ses citoyens se pressent à la porte de Lot pour s'en prendre aux deux anges qu'il héberge, au point que ce dernier en vient à proposer ses filles pour calmer leurs ardeurs ou leur colère[32]. La pièce, au contraire, évoque, par deux fois, leur grande sollicitude

[29] Laurent Gaudé, *Sodome, ma douce*, *op. cit.*, p. 6.
[30] *Ibid*., p. 15.
[31] *Ibid*., p. 15-17.
[32] « Ils n'étaient pas encore couchés que la maison fut cernée par les hommes de la ville, les gens de Sodome, depuis les jeunes jusqu'aux vieux, tout le peuple sans exception. Ils appelèrent Lot et lui dirent : « Où sont les hommes qui sont venus chez toi cette nuit ? Amène-les-nous pour que nous en abusions. » Lot sortit vers eux à l'entrée et, ayant fermé la porte derrière lui, il dit : « Je vous en supplie, mes frères, ne commettez pas le mal ! Écoutez : j'ai deux filles qui sont encore vierges, je vais vous les amener : faites-leur ce qui vous semble bon,

et la facilité avec laquelle ils laissent pénétrer dans Sodome la personne qui se présente à ses portes. Ils permettent ainsi tout d'abord à une Gomorrhéenne de se réfugier loin de l'incendie qui ravage sa ville, en lui réservant les soins les plus délicats, comme en témoigne la construction anaphorique suivante :

Nous avons voulu l'entourer, la nourrir, lui offrir de l'eau,
[…] Nous lui avons demandé ce qu'il s'était passé à Gomorrhe,
[…] Nous lui avons offert de la laver pour que son corps se débarrasse de la sécheresse et de l'usure.[33]

Ils se montrent des hôtes tout aussi exemplaires avec l'ambassadeur ennemi, en marge des ébats qu'ils ont avec lui, comme l'atteste la répétition du verbe « offrir » : « Il accepta les plats que nous lui offrîmes. […] Nous lui avons offert de rester parmi nous, / De dormir dans nos palais, / Il accepta. »[34] Nous sommes loin ici de la Bible, loin aussi de l'attitude méfiante et ironique qu'adoptent dans la pièce de Giraudoux Lia, Ruth ou Jean à l'encontre de tous ceux qui les environnent, qu'il s'agisse des anges qui se précipitent aux abords de Sodome ou de leurs propres concitoyens. De cela, Laurent Gaudé s'écarte encore, pour brosser le tableau d'une cité prospère[35] où règnent, parmi le « luxe » de « l'or » et du « marbre »[36], la joie et la détente.

La pièce consacre ainsi la seconde des sept parties qui la constituent à la description du bonheur qui préside à l'existence des habitants de Sodome. Les lieux de repos, de délassement sont fréquemment évoqués, au pluriel (« jardins », « terrasses »[37]) et possèdent souvent une dimension collective forte, que traduit de manière explicite l'emploi quasi généralisé de la première personne du pluriel. C'est ce que montre l'extrait suivant, où la sensation d'harmonie est relayée par le décor lui-même, qui semble à l'unisson des actions

---

mais, pour ces hommes, ne leur faites rien, puisqu'ils sont entrés sous l'ombre de mon toit. » (Gn 19, 4-8, *La Bible de Jérusalem*, *op. cit*., p. 51).
[33] Laurent Gaudé, *Sodome, ma douce*, *op. cit*., p. 11.
[34] *Ibid*., p. 14-15.
[35] *Ibid*., p. 14. « Sodome était riche ». Il faut en effet attendre la IV[e] partie de la pièce pour que soient évoqués, au même moment que le déclin de la ville ravagée par la maladie, les « bas quartiers » et les « rues borgnes » où la contagion se propage (*Ibid*., p. 19).
[36] *Ibid*., p. 25.
[37] *Ibid*., p. 10.

des humains : « Les fontaines accompagnaient d'un doux bruit rafraichissant la véhémence de nos danses. »[38] La joie paraît caractériser leur quotidien :

C'était un grand jour de fête […]
Depuis des semaines, les sept quartiers de Sodome se préparaient, rivalisant d'imagination et de luxe pour habiller la moindre ruelle et la plus vétuste des fontaines.
Il n'y avait pas de façade qui ne croule sous le poids de fleurs et d'étendards.
Les hommes, partout, avaient préparé le vin et les liqueurs. […]
C'était un grand jour de fête.[39]

L'importance accordée à la vie, au mouvement, à la jeunesse, sert de contrepoint à la terrible destruction que Sodome va connaître et manifeste la liberté extrême et l'innocence qui caractérisent cette société :

Les enfants couraient comme des torrents d'un groupe à l'autre.
Ils se mêlaient à la foule,
Se perdaient dans nos bras,
Et disparaissaient dans la cascade de nos cheveux démêlés.[40]

La sensibilité de ce peuple, perceptible dans son goût pour des arts aussi divers que la musique[41], l'architecture[42] ou la cuisine[43], n'a d'égale que la confiance qu'il manifeste face aux nouveaux venus : ces deux qualités font de ce lieu une sorte d'Eldorado antique. Empreinte d'une bonté qui confine à la candeur, Sodome, d'agresseur devient victime, proie de la brutalité perverse des soldats qui campent au pied de ses remparts. Son sort évoque la soumission tragique de cultures pacifiques et raffinées face à l'impérialisme de puissances parfois sanguinaires : « C'est Carthage face à Rome, les peuples indiens face aux Américains, le monde aztèque face à Cortès… C'est le chant de tous ceux qui appartiennent à des civilisations non seulement saccagées mais pire encore, totalement oubliées. »[44] La présence menaçante de cette armée vient ici remplacer la figure terrible, mais juste, du Dieu

[38] *Idem* p. 10.
[39] *Ibid*., p. 9.
[40] *Ibid*., p. 10.
[41] *Ibid*., p. 9.
[42] *Ibid*., p. 14 : « Il parla de paix, admira l'architecture de notre ville. »
[43] *Ibid*., p. 9 : « Les odeurs de viande braisée et d'épices couraient le long des murs. »
[44] « Celle de Sodome, par Laurent Gaudé » (http://theatre-ouvert-archives.com/theatre-ouvert/celle-de-sodome-par-laurent-gaudé), lien consulté le 17 mars 2015.

de l'Ancien Testament, qui promettait d'épargner la ville si y vivaient au moins dix hommes de bien[45] : dans *Sodome, ma douce*, elle semble compter des personnes qui mériteraient ce qualificatif. On ne peut pas en dire autant de l'armée de fanatiques qui les massacre impitoyablement.

## Combats de possédés

Laurent Gaudé met en effet en lumière la perfidie et la bestialité des assaillants de Sodome, perfidie qui revisite le motif du siège de Troie. Difficile en effet de ne pas voir dans le stratagème ourdi par l'ennemi une variante de la ruse des Grecs pour s'introduire dans la fameuse cité antique : « *Vos murs étaient trop hauts, il nous aurait fallu des mois pour les faire crouler*. »[46] Pour conquérir la ville, qui possède « les plus hautes murailles qu'aucune cité n'ait jamais construites » (p. 14), la douceur – ou du moins son artefact – est préférée à la force. Point ici de statue équine dont les entrailles dissimulent des soldats, mais le corps d'un émissaire plus séduisant encore, qui recèle en lui-même une menace aussi redoutable que plusieurs bras armés : la vérole. Là où mille à dix mille hommes seraient impuissants à prendre Sodome, un seul suffit, qui prend, au sens sexuel du terme, quelques-uns de ses habitants et, ce faisant, leur donne la mort :

Il caressa nos corps avec une calme curiosité.
Puis, saisi d'une fièvre subite,
Il se plongea dans des étreintes pressantes,
Enlaçant, indifféremment, les femmes et les hommes qui se présentaient à lui[47].

Et Gaudé de s'écarter un peu plus encore des lectures du texte biblique opérées au fil des siècles, en attribuant à l'ambassadeur ennemi – et non aux citoyens de Sodome – un désir propre à s'unir à l'un et à l'autre sexe. La ville est ainsi souillée par contagion, une contagion physique qui n'est pas sans témoigner de la corruption morale qui anime l'armée pressée à ses portes. La révélation de la maladie dont est porteur l'émissaire étranger s'accompagne ainsi de la mise au jour de sa vilenie :

*Les femmes se serreront les cuisses en perdant tout leur sang*.

[45] Gn 18, 32, *Bible de Jérusalem, op. cit.*, p. 50.
[46] Laurent Gaudé, *Sodome, ma douce*, *op. cit.*, p. 16.
[47] *Ibid*., p. 15.

[…]
*Les hommes cracheront et l'air leur brûlera les poumons*.
[…] J'ai hurlé, pour qu'il ait honte, j'ai hurlé :
Est-ce ainsi que vous vous battez ?
Il ne s'est pas caché de sa lâcheté[48].

Un manque de bravoure que partagent les soldats à la suite de leur ambassadeur, en endossant le rôle de sacrificateurs bien plus que celui de valeureux guerriers :

Pour ne pas risquer de nous toucher,
Ils s'étaient munis de longues lances qui les rendaient inatteignables.
Il n'y a pas eu de corps à corps.
Ils nous transperçaient à plusieurs mètres de distance
Et c'était comme de nous tuer du bout des doigts,
Avec dégoût[49].

Barbare, cette armée suscite d'autant moins d'identification de la part du public, tout entier acquis à la cause de Sodome, qu'elle est inconnue et lointaine. De ces soldats, nous ignorons tout, jusqu'aux traits. Ainsi partiellement déshumanisés, ils exhibent une bestialité qui tient au fait même de traiter leurs victimes comme des animaux :

Ils étaient couverts de plaques, d'armures et de cuir.
Nous ne distinguions aucun visage.
Ils ont traqué patiemment les rescapés
Comme on fait une battue dans les bois.
Ils ont quadrillé les quartiers,
Fouillé les maisons,
Achevé les agonisants[50].

De pareilles exactions ne sont pas sans conséquences : la maladie n'est pas la seule à se transmettre, dans *Sodome, ma douce*. Laurent Gaudé montre en effet comment la violence se

[48] *Ibid*., p. 16.
[49] *Ibid*., p. 20.
[50] *Ibid*., p. 21.

développe à l'aune de la douleur subie. Celle de Sodome s'inscrit ainsi dans la lignée des monstres souffrants qui jalonnent les tragédies antiques auxquelles l'œuvre théâtrale de cet auteur fait écho.

## « Je suis la guerre. […] Ils ont fait de moi un monstre. »[51]

Tout comme le mythe de la magicienne de Colchide qu'il fusionne avec celui de la déesse indienne de la destruction sert de prétexte à *Médée Kali*, l'épisode de la Genèse qui nous occupe ici permet à Laurent Gaudé de renouveler l'approche d'un thème qui lui est cher : la contagion de la violence. Désigné par sa féminité même comme la proie de la brutalité des hommes, l'unique personnage de *Sodome, ma douce* retourne en effet à son avantage cette faiblesse pour asseoir son pouvoir sur les autres et venger les siens.

### Sexe faible

Le personnage de *Sodome, ma douce* fait, à maints égards, l'expérience de la souffrance, relatant son expérience sur un mode qui ne peut que susciter la compassion du public. La perte est tout d'abord affective. De son entourage le plus proche, il ne reste en effet rapidement personne, comme elle l'énonce à la page 20 sur un mode dont le lyrisme, appuyé par une structure anaphorique, souligne encore la détresse éprouvée : « Mon frère, mon époux, mon père, je vous ai enterrés les uns après les autres. / Mon frère, mon époux, mon père, vous m'avez laissée seule. » À ce deuil s'ajoute la douleur de se retrouver dernière survivante, vouée à errer, solitaire, dans les ruines de la cité, de son paradis perdu. Cette souffrance psychologique s'accompagne toutefois d'un autre type de meurtrissure, pleinement physique, en marge de la maladie qui affecte les autres habitants de Sodome. Celle tout d'abord de la privation d'eau, de nourriture et de lumière, à la suite de sa capture brutale par un soldat ennemi : « Je me souviens encore de sa main agrippant mon bras, / […] Pendant plusieurs jours, je suis restée dans une cave, sans boire ni manger. »[52] La douleur éprouvée lorsqu'elle est extraite de ce lieu est intense : « La lumière m'a brûlé les rétines.

[51] Laurent Gaudé, « Le Colonel Barbaque », *Dans la nuit Mozambique*, Arles, Actes Sud, 2007, p. 107 : cette phrase, prononcée par le lieutenant Quentin Ripoll, officier traumatisé par le premier conflit mondial que relate le roman *Cris* et dont les dérives sanglantes sont développées dans la nouvelle « Le Colonel Barbaque », pourrait tout aussi bien être assumée par Celle de Sodome.
[52] Laurent Gaudé, *Sodome, ma douce*, *op. cit.*, p. 25.

[…] Le soleil se réverbérait avec une cruauté insoutenable. »[53] Puis elle ressent le feu du sel, dont on la recouvre après l'avoir immobilisée au fond d'un trou : « Cette morsure, / Lente et insidieuse, / Était pire que tous les supplices. / J'ai hurlé, d'abord, / Mais je me suis vite épuisée. »[54] À la différence du sort qui s'abat sur la femme de Lot, punie pour s'être retournée sur la ville malgré l'interdiction divine et au sujet de laquelle il n'est fait cas d'aucune souffrance[55], celui du personnage féminin de *Sodome, ma douce* relève ouvertement de sévices : « J'ai su que la torture s'abattait sur moi / Et que rien ne me serait épargné. »[56]

La haine dont fait état le traitement subi par le personnage de Laurent Gaudé s'abreuve à différentes sources dans la pièce. Au-delà de la xénophobie et du fanatisme religieux dirigé contre son peuple, il ne fait pas de doute que le personnage de la pièce est victime de misogynie :

C'est nous qu'ils cherchaient.
Nous, les femmes. […] Nos bijoux,
Nos cheveux longs,
Nos sourires de séduction,
C'est nous qu'ils voulaient détruire.
Vivantes,
Nous leur brûlions le visage[57].

C'est bien, en effet, sur la condition du sexe faible que Laurent Gaudé met l'accent, sans toutefois tomber dans l'ornière de l'angélisme : victime des hommes, la femme s'affirme également comme une créature envoûtante, aussi agressive qu'inquiétante.

## Femme fatale

[53] *Ibid*., p. 25-26.
[54] *Ibid*., p. 26. Une douleur sur laquelle elle revient en détail quelques pages plus loin : « Le sel attaquait mes yeux, ma bouche. / Il mordait mes chairs, mes os. / Je ne pouvais ni bouger, / Ni hurler, / Ni même décider de mourir. / Je ne pouvais qu'attendre dans la souffrance, / Attendre qu'il n'y ait plus une parcelle de chair à ronger, / Attendre que mon corps soit si sec que plus rien ne puisse lui faire mal. » (*Ibid*., p. 29).
[55] L'expression « la femme de Lot regarda en arrière et elle devint une colonne de sel » indique une transsubstantiation qui n'appelle d'ailleurs pas de véritable mort (Gn 19, 26, *Bible de Jérusalem*, *op. cit*., p. 51).
[56] Laurent Gaudé, *Sodome, ma douce*, *op. cit*., p. 25.
[57] *Ibid*., p. 21. Elle revient sur cette idée à la page 24 : « Je voyais dans ses yeux qu'il voulait maintenant voir comment étaient faites les chiennes de Sodome. »

Point de projet sanguinaire[58] comme ceux de Salina et de Médée Kali, deux personnages qui avaient déjà permis à Laurent Gaudé de revisiter le motif de la femme fatale, sous le jour de maternité : l'une en donnant naissance, sans l'aide d'aucun mâle, à un enfant chargé d'éliminer tous les membres de sa belle-famille, l'autre en tuant ses propres fils pour ruiner la vie de leur père, Jason. S'il s'agit toujours de punir les hommes de leur domination brutale, il n'est pas question ici de meurtre mais d'un déchaînement de sensualité voué à affoler et à soumettre les descendants de ceux qui ont détruit la ville, incarnés par les spectateurs réunis dans la salle. Le but est de leur faire perdre la tête, sur le mode figuré uniquement, à la différence du projet d'une Judith ou d'une Salomé. Le sexe est ainsi le seul instrument de la vengeance, la féminité la seule arme à laquelle recourt Celle de Sodome pour convertir, dans une joie mêlée de terreur, les héritiers de ses tortionnaires et les forcer, par la violence du désir, à adopter le comportement même que leurs ancêtres ont réprouvé et châtié :

Je suis le monde tel qu'il aurait pu être si Sodome et Gomorrhe avaient tenu.
Je suis le visage que l'on vous a tu.
Je vous apprendrai ce que je sais,
Et vous serez saisis tour à tour d'effroi et de volupté[59].

La vengeance de Celle de Sodome consiste donc à user de ses charmes pour séduire les hommes. Ses origines la destinent déjà à exercer ce pouvoir. Plusieurs passages où elle nous relate la chute de la ville nous font en effet comprendre qu'elle fait partie de l'élite de Sodome. Elle se manifeste ainsi par des ordres, demande « qu'on fortifie les portes, / Que l'on distribue les armes / Et colmate les murailles »[60] de la cité puis exige que l'ambassadeur contaminé lui soit présenté : « J'ai demandé qu'on me l'amène/ Je le voulais devant moi, / Face contre terre. / J'ai demandé qu'on me l'amène et qu'on le force à s'agenouiller pour qu'il tremble comme un chien. »[61] Ce qui lui confère sa prestance et son autorité tient cependant surtout au fait qu'elle ait survécu à la maladie[62] puis au passage des siècles, dans

[58] *Ibid*., p. 31 : « J'ai tout de suite su qu'il n'y aurait plus de sang. / Je ne veux plus de cela. […] J'ai perdu tant des miens que la nausée s'empare de moi à la simple évocation d'un combat. »
[59] *Ibid*., p. 32.
[60] *Ibid*., p. 13.
[61] *Ibid*., p. 15.
[62] *Ibid*., p. 20 : « […] la maladie ne voulait pas de moi. »

sa gangue de sel[63]. Ce destin exceptionnel en regard du commun des mortels s'accompagne d'une hauteur de vue qui l'élève, dès le début de la pièce, au rang de mage :

J'attends cet instant depuis si longtemps.
Que le ciel bruisse, change et se gonfle.
Quelque chose va advenir.
De grands fracas se préparent.
Une lumière de fin du monde fait scintiller le pavé des rues[64].

De cette apocalypse, elle sera l'actrice et l'instigatrice : « Je peux tout renverser, / Doucement, / Calmement, / Sans pitié. »[65] Grande prêtresse[66], n'est-elle pas aussi, ironie du sort, la véritable divinité de la pièce ? Une statue plus vivante, plus éloquente, plus puissante que celles dont les représentations ornaient sa cité ou que le Dieu des ennemis de son peuple ? « J'ai le monde à mes pieds. […] Je vous ai à mes pieds. »[67] Ranimée par une pluie bienfaitrice, elle affirme son pouvoir par la seule force de sa présence indiscutable sur la scène, non tant comme une allégorie de Sodome que comme une déesse sur qui « le temps » n'a « plus de prise »[68]. Tout comme Médée, personnage mythique que Laurent Gaudé érigeait au rang de figure sacrée en la rattachant à Kali, Celle de Sodome révèle une nature supra-humaine propre à susciter la terreur et l'admiration du public sur un mode qui réactive les grandes malédictions dont les héros tragiques étaient la cible : « Je me transmettrai par le souffle, / Par la main, / Par les yeux. / La fièvre grandira dans vos villes. »[69] Héros tragiques que deviennent ici, le temps de la représentation, les spectateurs eux-mêmes.

## Conclusion

Ne craignant pas de violenter le texte biblique par l'inversion des principales données qui le constituent, Laurent Gaudé offre, dans *Sodome, ma douce*, une méditation sur la brutalité dont font montre les humains. Ce qui n'est pas sans appeler une réflexion sur la liberté et sur le corps, siège des plus vifs tourments comme des joies les plus extrêmes. *Celle*

[63] *Ibid*., p. 30 : « Le sel, après m'avoir consumée, / Me protégeait. »
[64] *Ibid*., p. 5.
[65] *Ibid*., p. 33.
[66] Le langage incantatoire du personnage, avec ses retours à la ligne, confère un lustre certain à ses paroles.
[67] *Ibid*., p. 33-34.
[68] *Ibid*., p. 30.
[69] *Ibid*., p. 34.

de Sodome s'est délivrée du *sel* et des bienséances : rien n'a eu raison de sa force vitale, et rien, peut-être, ne résistera à sa séduction comme à celle que la comédienne, à demi-nue, exerce depuis la scène sur le public réuni devant elle. « Qui veut de moi ? »[70] C'est par cet appel que la pièce se termine sans se refermer pour autant, interrogeant directement le spectateur sur son propre rapport au désir. Un spectateur qui, comme la génération à laquelle appartient Laurent Gaudé, peut être d'autant plus touché par cette lecture du mythe et les questions qu'elle soulève qu'il voit douloureusement, depuis trente ans, le sida associer le sexe à la maladie et à la mort[71].

## Bibliographie


Genèse, *La Bible de Jérusalem*, Paris, Éditions du Cerf, 1998.
Gaudé Laurent, *Cris*, Arles, Actes Sud, 2001.
Gaudé Laurent, *Danser les ombres*, Arles, Actes Sud, 2015.
Gaudé Laurent, « Le Colonel Barbaque », *Dans la nuit Mozambique*, Arles, Actes Sud, 2007.
Gaudé Laurent, *Le Tigre bleu de l'Euphrate*, Arles, Actes Sud-Papiers, 2002.
Gaudé *Médée Kali*, Paris, Éditions Magnard, collection « Classiques & Contemporains », 2012.
Gaudé Laurent, *Onysos le furieux*, Arles, Actes Sud-Papiers, 2000.
Gaudé Laurent, *Ouragan*, Arles, Actes Sud, 2010.
Gaudé Laurent, *Pour seul cortège*, Arles, Actes Sud, 2012.
Gaudé Laurent, *Salina*, Arles, Actes Sud-Papiers, 2003.
Gaudé Laurent, *Sodome, ma douce*, Arles, Actes Sud-Papiers, 2009.
Giraudoux Jean, *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Grasset, 1943.


[70] *Idem*.

[71] Le rejet dont font l'objet les habitants de Sodome fait ainsi songer à la recrudescence d'homophobie qui a accompagné les premières années de contagion du sida, certains considérant que le virus était un juste châtiment de pratiques sexuelles qu'ils réprouvaient. L'apparition des symptômes de la maladie évoque d'ailleurs le sarcome de Kaposi dont le sida marque fréquemment la peau : « Les hommes se réveillaient au matin avec un bubon sur les jambes ou sur l'avant-bras / Et ils savaient que c'était fini. » (*Ibid*., p. 19).